

Reconnaissance

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 39, Number 5 (233), October 1997

Hommage à Gaston Miron

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60700ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (1997). Reconnaissance. *Liberté*, 39(5), 98–100.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
RECONNAISSANCE

Cet ami n'était à Montréal que pour quelques jours. Tous deux très occupés, nous étions décidés à trouver malgré tout le temps de nous voir. J'ignore pourquoi le Temps, mauvais sujet, donne toujours l'impression de vouloir se défilier, mais à ce moment il me semblait qu'il s'entêtait à jeter des obstacles à nos pieds, comme une volée de bois mort qu'il fallait chaque fois enjamber si nous voulions avancer. Nous le voulions. Le Temps se tassa alors dans un coin et sembla se tenir tranquille. Nous pourrions nous voir à midi, dans une trattoria de la rue Mont-Royal, proposai-je à mon ami, soulagée.

Dehors, les parapluies se retournaient sans façon et les passants traversaient la rue en serrant les dents. Nous observions le monde de notre fenêtre, une grande vitre froide, à laquelle il fallait vite tourner le dos, sous peine d'avoir mal, nous aussi.

Mon ami avait publié quatre poèmes et le regrettait à moitié, et de même, il aurait voulu reprendre le seul récit qu'il avait eu la faiblesse de faire paraître dans une revue. Ses poèmes étaient vrais, c'est-à-dire laids, à ses yeux, et détestables, et ratés. Les raviolis, eux, étaient bien. Quant aux poètes médiocres, ils étaient légion. Lui-même n'était pas loin de se croire du nombre, même si je tentais de l'en dissuader du mieux que je pouvais. Sa morosité n'était-elle pas le signe du contraire? Tout est possible à celui qui doute, affirmais-je, tandis qu'il poursuivait son idée, imperturbable. Au fond, mieux valait ne pas écrire. Mais

il y avait Brodsky, Rilke, Heaney, entendu en lecture publique en mars de l'année précédente, au Théâtre Molière, tu te souviens, dans le Passage, la foule nous avait séparés un moment, et je t'avais retrouvé sur le trottoir d'en face, ta gabardine comme un tache claire dans la rue Saint-Martin -, il y avait Mandelstam, après quoi, hélas, on écrivait ses propres vers. Cet ami ne se plaignait pas vraiment, c'eût été stupide de sa part, mais comme il aurait aimé pouvoir être sûr de son talent! Autour de nous, les voix des autres convives bourdonnaient en silence.

De nouveau s'ouvrit la porte d'entrée, mais l'air froid de la rue, qui se dissipa en chemin, ne parvint jamais jusqu'à notre table. Aussi n'avons-nous pas remarqué tout de suite sa présence, même si, dès mon arrivée, j'avais prévenu mon compagnon que Gaston Miron s'arrêterait sans doute en passant. Il devait me remettre certains documents liés à un travail commun, et comme je savais, pour l'y avoir croisé à quelques reprises, qu'il était un habitué des lieux, j'avais pensé qu'il serait plus simple de profiter de ce rendez-vous pour nous retrouver à la trattoria vers une heure.

L'instant d'après, claudiquant, rieur, sonore, l'air affairé, avec une barbe de deux jours, il prenait place à nos côtés et, à mon invitation de se joindre à nous pour le repas, répondait qu'il avait déjà mangé, puis tendait une liasse de papiers, les déplaçait et les refroissait de ces mains délicates qui me semblaient si peu assorties à sa carrure de paysan. Pendant que nous passions nos listes en revue, mon ami, poliment, s'absorbait dans l'image de deux sous accrochée au mur.

Bien sûr, j'avais fait les présentations, et je crois même avoir ajouté que cet ami écrivait de la poésie. Mais comment en être convaincue, puisque Gaston Miron, trop occupé par sa tâche, semblait ne lui accorder aucune attention? Les listes manifestaient bruyamment leur présence, elles prenaient toute la place, nous étions là pour travailler, et le cours du temps recommençait dange-

reusement à s'accélérer. À un moment, levant les yeux au ciel, Gaston ironisa: Et dire qu'il y a des gens pour croire que les poètes sont des rêveurs! Au mur, l'image de deux sous perdait progressivement de l'intérêt.

Mon ami aurait voulu engager sérieusement la conversation, mais que dire? À quoi cela sert-il d'avoir lu Brodsky, si c'est pour se retrouver muet lorsque vous êtes en présence d'un des grands poètes d'expression française et que c'est maintenant seulement que vous comprenez pourquoi «la pauvreté natale de ma pensée rocheuse» ne peut avoir été écrite que pour vous? Devant l'aîné, le jeune homme semblait embarrassé. C'est que le premier était plus timide qu'il y paraissait, et le second, intimidé. La rencontre, ce jour-là, devenait impossible. Les listes et les gravures de deux sous nous sauvèrent encore un moment, après quoi le garçon emporta nos assiettes et il fallut bien partir. Dans la rue, j'ouvris mon parapluie, sous lequel nous nous serrâmes tous les trois.

Deux rues plus loin, Gaston Miron annonça qu'il allait tout droit, tandis que nous deux prenions à gauche, où ma voiture attendait. Gaston Miron s'éloignait, il était parti, et grande, j'en avais peur, serait la déception de mon ami, quand nous reparlerions de la rencontre. Non pas qu'il l'eût attendue, mais j'avais suffisamment entendu parler du rôle de mentor que Gaston Miron se plaisait à jouer auprès des plus jeunes – plutôt: de cette responsabilité dont il se sentait investi, avec raison –, pour ne pas avoir espéré autre chose, pour le jeune poète, de cette demi-heure passée ensemble.

Mais soudain, alors que nous étions tous les trois sur le point d'être repris par nos tourbillons respectifs – cette fois comment ne pas en être sûre? –, je vis Gaston Miron se retourner et lâcher, dans la rue mauvaise, un bruyant «Salut, le poète!» à mon ami reconnaissant.

Puis il disparut. Ou alors est-ce nous qui avons disparu les premiers? D'ailleurs, la rue était vide.